

## Repos

*Kawkab al-Sharq, 14 juillet 1933*

Il n'était pas un homme riche roulant sur l'or, ni un indigent dormant sur la paille — il était un homme de la classe rurale moyenne, qui mangeait jusqu'à se rassasier, buvait jusqu'à se désaltérer, et dormait à poings fermés quand la nuit le gagnait. Il ne s'était imposé ni peine ni effort pour acquérir cette existence tranquille et oisive ; sa famille, qui avait connu l'aisance dans les temps passés, lui avait laissé un reste de terres grevées de dettes et disputées par les créanciers, mais qui le protégeait néanmoins, lui et les siens, des pires affres de la faim et du dénuement.

Il n'était pas instruit, ni même proche de l'être. Ce que les jours d'aisance lui avaient laissé était un rudiment de lecture qui lui permettait de parcourir les journaux qui parvenaient au village de temps à autre, et de lire dans quelques-uns de ces livres que les colporteurs itinérants apportaient aux gens de la campagne, leur apportant des récits patriotiques dont la lecture et l'écoute leur procuraient plaisir et distraction.

Il était satisfait de sa condition, à l'aise en elle, s'en réjouissant, sans jamais songer à la changer ou à passer à une meilleure. Il s'irritait même chaque fois qu'il sentait dans sa famille le désir d'une plus grande prospérité, ou le vœu de voir ses terres libérées de leurs dettes et de leurs créanciers.

Son esprit sommeillait ou peu s'en fallait — il ne pensait guère qu'aux affaires des villageois qui l'entouraient. Les villageois le regardaient avec un mélange de respect, de dédain et de pitié : ils respectaient son ancienne famille et sa gloire héréditaire, dédaignaient sa torpeur et sa mollesse et l'obscurité où sa condition était tombée, et le plaignaient de l'étroitesse qui l'avait contraint après l'aisance, et de l'abaissement qui avait suivi l'élévation.

Et tout autour de lui était dans un état d'intense agitation. Les partis s'affrontaient sans trêve ni espoir de trêve ; les élections législatives se succédaient avec une rapidité inhabituelle — à peine une élection avait-elle produit une Chambre des Députés qu'elle était dissoute et ses membres dispersés, puis la lutte reprenait, la guerre éclatait à nouveau, une nouvelle élection avait lieu, une nouvelle Chambre s'ouvrait et

commençait ses travaux, pour voir presque aussitôt ses membres renvoyés d'où ils venaient, se dispersant une fois de plus dans leurs villes et leurs villages pour reprendre la lutte et recommencer la guerre électorale telle qu'elle était quelques mois ou quelques semaines auparavant.

Notre homme ne se souciait de rien de tout cela — ou plutôt, pour être exact, il n'en comprenait rien. On lui dit un jour que son nom devait être inscrit sur les listes électorales, et il s'exécuta. On lui dit ensuite qu'il devait se rendre aux élections et choisir un député ou un mandataire pour un député, et il s'exécuta.

Il faut lui rendre justice et affirmer qu'il faisait une confiance absolue au maire et ne prenait aucune initiative dans les élections ni les affaires qui s'y rattachaient sans le consulter préalablement. Lorsque celui-ci lui donnait son avis, il l'écoutait et ne déviait pas de ses instructions, quelles que fussent les circonstances et quelles que fussent les tentations d'y contrevenir.

Sa confiance dans le maire n'était pas liée à la personne du maire mais à sa fonction, car les maires changeaient et étaient remplacés avec une fréquence qui correspondait à celle des élections. Notre homme était toujours lié à l'avis du maire en exercice, obéissant à ses ordres avec confiance, soumission et déférence.

Le soleil se leva un jour sur les champs ouverts qui entouraient le village et les jardins et les parcelles qui l'encerclaient. Notre homme se réveilla de son sommeil heureux et satisfait, comme c'était sa coutume chaque jour. Sorti de son lit, il mangea comme à son habitude — et mangea abondamment ; il but comme à son habitude — et but abondamment ; et il commença à allumer cigarette sur cigarette jusqu'à en avoir fumé cinq, comme c'était sa coutume chaque jour après s'être rempli de son repas du matin et de son café, jusqu'à ce que son estomac se fût installé dans son ventre, son cœur dans sa poitrine et son esprit dans sa tête. Il se saisit alors de sa grosse canne, la prit et sortit — tantôt s'en jouant, tantôt s'y appuyant — avec une certaine morgue que nul en dehors de cette famille, déchue désormais de son ancienne éminence et de sa distinction, n'aurait osé affecter.

Il avait à peine dépassé le portail de sa maison qu'il rencontra le maire, accompagné d'un représentant de l'administration. Le maire le

salua avec un degré de déférence qu'il ne lui avait pas connu auparavant, en disant :

— Où allez-vous ? Nous venions justement vous rendre visite.

Notre homme répondit avec quelque surprise et étonnement :

— Je vous en prie, entrez, vous êtes les bienvenus.

Puis il se tourna vers le maire et dit :

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé chercher plutôt que de vous donner la peine de venir ?

Le maire dit :

— Et si l'on ne va pas vers le fils d'un tel et le petit-fils d'un tel, vers qui donc va-t-on ?

Puis vint la visite, et une conversation dont je ne sais si notre homme en comprit les teneurs dès le moment où il les comprit — mais en tout cas il la trouva impressionnante et en fut stupéfait.

À partir de ce jour, ses visites à la maison du maire se multiplièrent, comme se multiplièrent les visites du maire chez lui ; ses déplacements du village vers la résidence de l'administration se multiplièrent, comme se multiplièrent les visites des hommes de l'administration au village. Notre homme s'était transformé — vigoureux après la torpeur, éveillé après la somnolence, vif d'esprit après la lourdeur.

En quelques semaines à peine, notre homme était membre du Parlement — ne résidant plus dans son village lointain et reculé au fin fond de la campagne, mais vivant à Paris la majeure partie de l'année.

Au début, il était silencieux à la Chambre, silencieux pendant longtemps ; puis il commença à parler un peu — de courtes phrases d'abord, puis des phrases plus longues ; puis il devint un orateur qui s'épanchait longuement, s'exprimait clairement et avec force !

Tout dans son apparence et sa mise avait changé ; les importunités des créanciers cessèrent ; les terres de son père furent libérées ; et le maire se mit à le respecter — non par affectation, non par soumission aux

ordres des autorités.

Mais une seule chose n'avait pas changé en lui : il ne rendait aucun jugement et ne prononçait aucun discours si ce n'est conformément à l'opinion d'un homme qui, dans sa vie nouvelle, occupait la place que le maire avait occupée dans sa vie ancienne. Cet homme était le ministre — car notre homme s'était élevé de sa première condition parmi les gens de la campagne, où il se soumettait au maire, à une nouvelle condition dans la capitale, où il se soumettait maintenant au ministre.

Cette situation se prolongea, et une année passa et une autre lui succéda — mais notre homme commença à se réveiller quelque peu au cours de la deuxième année. La vie des capitales est puissante et fertile ; elle ravive le sentiment assoupi, éveille l'esprit endormi, et ouvre les perceptions closes.

Comme notre homme s'éveilla vite à sa position, ressentit son importance, et comprit qu'il était devenu une force qu'on ne pouvait prendre à la légère ni se passer d'elle. Il grandit dans sa propre estime et voulut grandir dans l'estime des autres. Et c'est là que notre homme trouva la difficulté — la difficulté et la peine dans toute leur ampleur. Il regarda autour de lui et vit que ses collègues, ses ministres et ses associés politiques le regardaient encore aujourd'hui comme ils l'avaient toujours regardé, ne le respectant pas et ne ressentant pas le poids de son importance. Chaque fois qu'il tentait de leur réclamer quelque marque d'honneur et d'estime, ils lui souriaient, hochaient la tête vers lui d'un air moqueur, et quand il insistait, ils lui rappelaient son premier milieu, sa première vie, et lui faisaient savoir que le chemin du retour à ce milieu et à cette vie n'était ni difficile ni long.

Et il regarda et trouva que la grande masse des habitants de la capitale — ceux qui n'avaient aucune part aux honneurs et aux profits de la politique mais en supportaient les charges et les pertes — le regardaient de travers et ne daignaient s'adresser à lui que dans la stricte mesure où la nécessité pressante exigeait quelque échange. La capitale se resserra sur lui malgré son étendue, et il se resserra sur la capitale malgré son amour pour elle ; il se détourna de ses clubs et de ses salons, se détourna de ses terrains de jeu et de ses divertissements, et préféra fréquenter son club politique, multiplier les passages dans les commissions parlementaires le matin et aux séances parlementaires le soir.

Quand la fin de la session arriva et que l'on demanda aux députés et aux sénateurs de se disperser pour se reposer de la fatigue du travail et donner au gouvernement quelque répit après la longueur et l'abondance des discours, notre homme respira comme quelqu'un de joyeux et de comblé — car l'heure était venue pour lui de quitter ses collègues qui le méprisaient, et les gens de la capitale qui le rejetaient, et d'aller à la campagne : là où l'air libre et les beaux paysages l'attendaient, où les montagnes majestueuses encerclaient le village de loin, leurs cimes couronnées de turbans de neige blanche et immaculée ; là où les gens de la campagne et leurs natures bienveillantes, leurs âmes simples et leurs cœurs purs ne connaissaient ni l'excès dans la haine et la rancœur, ni l'extrémité dans l'envie et la rivalité — des cœurs qui ne niaient pas le mérite des vieilles familles et ne se détournaient pas de leurs fils, surtout lorsque ces fils avaient restauré la gloire ancienne et s'étaient élevés au rang de ceux qui décident et délient, parmi ceux à qui les affaires sont référées.

Notre homme atteignit son village au matin, après un voyage qui avait consumé de longues nuits, s'attendant à ce qu'en quittant la voiture il rencontrât tous les villageois venus à sa rencontre, le respectant et exaltés de le revoir. N'avait-il pas porté leur message et s'était-il illustré à leur défense tout au long de son séjour dans la capitale ?

Mais quand il descendit de voiture, il ne trouva personne qui l'attendît, hormis son vieux domestique qui était venu à sa rencontre et, à sa vue, le salua puis se tourna vers les bagages qu'il accompagnait. Le député avança de quelques pas, refusa de monter dans la voiture qui l'attendait et préféra rejoindre sa maison à pied — car il calculait sans nul doute que ces ingrats qui n'étaient pas sortis pour l'accueillir le verraient malgré eux tandis qu'il marchait sur la route, et le salueraient à contrecœur.

Mais il poursuivit sa route, passant devant les boutiques et les maisons, avec des gens qui allaient et venaient autour de lui — et pas un seul ne se retourna vers lui, pas un seul ne prit garde à lui. Il se donnait les postures et les attitudes susceptibles de le rendre visible aux yeux du monde, mais ils passaient comme s'ils ne le voyaient pas. Si l'un d'eux le saluait il lui rendait son salut et pressait le pas, sans s'arrêter sur rien.

Avant que l'homme n'eût atteint sa maison, son dépit à l'égard du village et de ses habitants était aussi grand que son dépit à l'égard de la

capitale et des gens qu'il y avait laissés.

Sa famille, cependant, s'était préparée à l'accueillir dans la joie et l'allégresse — mais à peine l'eut-il vue et aperçu sa joie et le cercle qu'elle formait autour de lui qu'il manifesta une telle tiédeur et un tel repli que leur joie se transforma en quelque chose qui, si ce n'était pas de la tristesse, en était proche.

Une heure passa, puis une autre, avec un long silence entre l'homme et ceux de sa famille et de ses proches qui l'entouraient. Quand Dieu leur donna la parole, notre homme exprima quelque étonnement devant la tiédeur des villageois dans son accueil, et leur indifférence quand ils l'avaient croisé sur la route.

Sa femme sourit — elle était vive et perspicace — et dit avec douceur :

— Attendiez-vous autre chose de leur part ? Vous êtes allé dans la capitale et en êtes revenu, vous y avez séjourné le temps que vous y avez séjourné, et vous y avez accompli ce que vous avez accompli — sans que leurs soucis se soient dissipés, ni leurs épreuves écartées, ni leurs peines soulagées.

— J'avais toujours cru que vous aviez entrepris ce que vous avez entrepris en sachant pertinemment que vous seriez amené à en payer le prix — en supportant le renfrogné des hommes envers vous, le rejet de ceux qui rejettent, et le mécontentement de ceux qui sont mécontents.

À partir de ce jour, notre homme vécut à la campagne comme il avait vécu dans la capitale — ne voyant pas les gens et n'étant pas vu d'eux. Il passait la majeure partie de la journée confiné chez lui ; et quand une sortie était inévitable, c'était à la maison du maire au village ou à la résidence de l'administration en ville.

Quand l'été s'acheva et qu'il rentra dans la capitale pour reprendre sa vie publique, il retrouva ses collègues plein d'allégresse, de satisfaction et de joie. Et il disait à chacun de ceux qu'il rencontrait :

— Vite, au travail — que d'efforts nous attendent cette année ! Nous avons rencontré les gens, parlé aux électeurs, appris leurs besoins. L'heure est venue de satisfaire ces besoins et de réaliser ces espoirs — sinon nous ne sommes pas leurs représentants, nous ne sommes pas leurs

députés.

*Cela se passait en France au début du siècle dernier.*